

core te plaindre , s'écrie le vieillard ; & soudain ses rides s'effacent & disparaissent. La majesté d'un Dieu s'allied sur son front resplendissant de lumiere ; sa taille s'éleve comme un cédre superbe ; de ses yeux sortent des éclairs , un ange , en un mot , de la premiere hiérarchie se fait voir dans toute sa splendeur. Nahamir se prosterne dans la poussiere. L'ange lui dit : Souffre patiemment ; après ta mort tu recommenceras une nouvelle carrière , où toutes les félicités t'attendent ; tu auras une femme qui sera un prodige de beauté , & qui n'aimera que toi , des enfans soumis , tendres & dignes de leur pere ; des richesses immenses qui ne corrompront point ton cœur , & tu laisseras une réputation immortelle. Nahamir voulut encore répliquer : l'ange s'envola , & Nahamir , après avoir murmuré pour la derniere fois , retourna aux portes de Bagdad , en demandant l'aumône , & remerciant le Ciel de tout son cœur d'être vieux , bossu , borgne , boiteux & manchot , & le tout pour la plus grande gloire de Dieu & de ses dignes serviteurs Mahomet & Ali.

Par M. d'Arnaud.

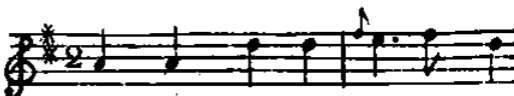
ROMANCE

de

M. Gavinié.

Avril

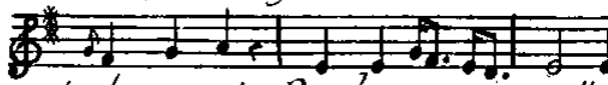
1770.



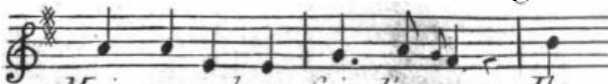
On craint un en-ga-ge-ment



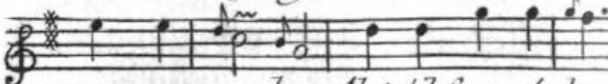
Tant qu'on est jeu-nette; On rebute



tendre amant Que le cœur ré-grette



Mais on a beau fuir l'amour, Il se



nous sur-prendre Ah! s'il faut cé-der



jour, A quoi sert d'at-ten-dre ?

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure de Mars 1770, est *les sens* ; celle de la seconde est *parole* ; celle de la troisième est *le lion* ; celle de la quatrième est *l'œuf*. Le mot du premier logogryphe est *portail*, où se trouvent *port, ail, Lai, moine ; lia, trop, or* : Celui du second est *vérité*, où l'on trouve *Tir, ver, Vire, ire, vie, rive, re, ri, rit, re, Eve, rêve, Ive, isé, être, ivre* : Celui du troisième est *Eve*, où l'on trouve *Eus* : Celui du quatrième est *bauf*, d'où ôtant le *B*, reste *œuf*.

É N I G M E

Des secrets des mortels, victime infortunée,
 A périr par le feu le sort m'a destinée ;
 Aussi suis-je fidèle : on ne fait leur secret
 Que quand la main m'a rompu tout-à-fait.
 De moi se passe aisément un avaré ;
 Je suis d'un grand usage à la ville, à la cour,
 Et plus qu'aux champs, où je suis rare ;
 J'y cours pourtant la nuit comme le jour,

Je suis même propice au commerce , à l'amour.
Que trouves-tu , lecteur , à ce portrait bizarre ?

Par M. de la Rozerie.

A U T R E.

ON me donne la question
Avant que d'avoir pu mettre un pied dans le
monde ;

J'existe à peine , & sans discrétion
On m'attache à des fers qui , vingt pas à la ronde ,
D'un bruit aigu font gémir le quartier :

Depuis le Sénateur jusques au Savetier ,
Excepté moi , chacun en gronde :
Mon tourment fait celui du voisinage entier.

Et pourquoi tout ce tintamarre ?
Si pour moi l'on est dur , on n'est pas moins bizar-
re :

C'est pour me laisser imparfait ,
C'est pour me faire un corps sans tête ,
Qu'avec tant de fracas chaque jour on s'apprête :
Quand on m'a fait le pied on croit m'avoir tout
fait.

De l'état abject où nous sommes
Après tout pourquoi murmurer ?
Manquer de tête est commun chez les hommes ,

Et les femmes, dit-on, devoient n'en point mon-
trer.

Le plus fâcheux est que l'on n'est pas maître
De se placer comme il convient ;
De la personne à qui l'on appartient
On dépend trop ; pour bien paroître ,
Nous prenons les défauts, nous partageons les
vices ,
Par trop d'attachement notre gloire est ternie ;
Ainsi voit-on souvent que , malgré ses efforts ,
Le plus beau naturel se gâte en compagnie.

A U T R E.

Du bâtiment je suis la couverture ,
Ou , pour le moins , j'y bouche un trou ;
Et c'est précisément par où
Dans l'Univers , je fais figure.
Au sexe je ne suis d'aucune utilité ;
Car je ne puis entrer dans la parure ,
Et dans le vrai je suis d'une nature
Contradictoire à la mondanité.
En conservant mon nom , mais changeant de
structure ,
Je protège l'humanité ,
Dans les combats & contre la froidure.
A ce tableau je joindrois bien des traits ,

Mais je serois trop facile à connoître :
 Il te suffit, lecteur, de savoir que, peut-être,
 Je pourrois te compter au rang de mes sujets.

Par M. Parron, Capitaine d'infanterie.

A U T R E.

Plus d'un savant s'est occupé
 A mesurer mon existence ;
 Plus d'un nigaud s'est amusé
 A tracer ma circonférence ;
 Rien n'est plus régulier que moi ;
 De plus, dans Paris, à la mode,
 Aux hommes j'enseigne le code
 Pour faire un fat de bon aloi.

L O G O G R Y P H E.

J n'ai qu'un nom, cependant ma figure,
 Ou mes différentes couleurs
 Changent mon être, ma nature,
 Au point d'embarrasser un instant mes lecteurs :
 Je suis de tout pays, je suis de tout étage,
 On me porte presque en tout lieu,
 Au conclave, à la rote, en chaque aréopage.

Sur mer, dans un collège, aux champs, à l'hôtel;
Dieu,

Aux petites maisons, en sorbonne, à l'église;

A Malthe, à Luque, à Gènes, dans Venise;

Dans les prisons, à la guerre, au comptoir,

A l'écurie, à l'office, en voyage,

Dans un bureau, dans presque tout onvroir;

Aux forges, dans la rue, au lit, en cer stage

Dont on ne peut se sauver qu'à la nage,

A la cuisine, à la vigne, au pressoir,

Au jeu de paume enfin, comme au jeu du batoir;

Je fus jadis une arme défensive :

La marque d'un infâme ou celle d'un Hébreu;

Et quand on le savoit d'une peine afflictive,

L'armure d'un Fesse-Mathieu :

Maintenant je suis un ouvrage

A deux angles rentrans, à trois angles saillans

Dont la défense ou l'abordage

Coûtent cher à maints combattans.

*Par M. de Bouffanelle, Brigadier des armées
du Roi, ancien Capitaine au régiment du
Commissaire Général de la Cavalerie.*

A U T R E.

JE suis ce qu'on m'a fait ; car je ne suis point né
 Tout comme l'on me voit : mais quand je suis
 formé,

On me trouve à la ville , ainsi qu'à la campagne ;
 Je suis cause souvent que l'on perd ou l'on gagne ;
 Je suis utile aux rois, aux grands comme aux petits ;
 Je cours après la gloire & je crains les mépris ;
 J'habite les palais ainsi que les chaumières ,
 Pour m'éclairer sur-tout il faut bien des lumières.
 Si quelque fois j'ennuie , une autre fois je plais.
 Je fers à la discorde aussi-bien qu'à la paix ;
 Je produis très-souvent la joie & l'abondance ,
 Mais je suis cause aussi qu'on est dans l'indigen-
 ce ;

Je fais rire & pleurer , & dans le même instant
 Je rends l'un satisfait & l'autre mécontent.
 Souvent de ma fabrique il sort un équipage ;
 Je loge quelquefois dans un premier étage ,
 Et plus souvent encore on me trouve au grenier.
 Tel a le premier rang , je le mets au dernier ;
 Mais en me combinant , voici-bien d'autres cho-
 ses :

Transposant mes six pieds , que de métamor-
 phoses !

Si tu veux me trouver , lecteur , avec succès ,
 Cherche

Cherche bien douze mors , neuf latins , trois fran-
çois ;

J'offre d'abord en cinq , une fille avisée ,
Et personne expérimentée.

Quatre , forment le fonds de mille complimens ;
Ce qu'on fait quand on veut vivre dans les cou-
vens ;

Autre quatre assemblés font le nom d'une fille
Qui n'est pas fort souvent d'une grande famille ;
Plus , ce que fait chacun lorsqu'il va , qu'il agit ,
Et certain officier , quand pour nous il écrit ;
Deux désignent le ton d'un maître à son esclave ;
Une note , une clef , non celle de la cave.

Dans trois pieds , de mon tout , gît une qualité
Que donne un jeune enfant tout d'abord qu'il est
né.

Plus , une maladie aux brebis très-funeste ,
Dont le son répété fait qu'on m'entend de reste :
Plus , deux conjonctions , un verbe appellatif ,
Un qui peint le loisir , le même applicatif ;
Enfin , me remettant dans ma première forme ,
Mon être indépendant dépend d'un droit énorme :
Faut-il , pour me trouver , parcourir tous les cieux ;
Non , cher ami lecteur , car je suis sous tes yeux.

*Par M Alleon des Gouffes ,
avocat au parlement.*

 A U T R E.

AVEC cinq pieds , je suis fragile ;
 Réduit à trois , je suis rampant :
 Pour peu , mon cher lecteur , que vous soiez ha-
 bile ,
 Vous trouverez en moi ce qu'on fait en dormant.

Par M. Cat. à Versailles.

A U T R E.

AVEC six pieds je suis utile au jardinage ;
 Ôtez m'en la moitié , je le suis davantage.

✻ *Par un Abonné au Mercure.*



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Théâtre espagnol, avec cette épigraphe :

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles:

HORAT.

Par M. L**.

A Paris, chez de Haafy, le jeune, libraire, rue St Jacques; 1770. Avec approbation & privilège du Roi. 4 vol. in-12. chacun d'environ 500 pag.

LA scène françoise doit son premier éclat au *Théâtre Espagnol* : le grand Corneille en emprunta le *Cid*, & le *Cid* a produit *Polieucte* & *Cinna*. Thomas, son frere, ne fut, à proprement parler, que le traducteur des Castellans. Moliere puisa dans la même source. Quoique la régénération des lettres soit généralement attribuée à l'Italie, il est certain que les profateurs & les poètes François se sont bien plus formés à l'école des Espagnols qu'à celle des Italiens. Benferade, Voiture & les autres beaux esprits dont les productions ont été comme l'aurore du beau siècle de Louis XIV, étoient, en

Dij

quelque sorte, plus Espagnols que François. La langue espagnole leur fut aussi familière que la langue française peut l'être aux savans étrangers. On remarque que les *Nouvelles*, genre auquel nous avons substitué les *Contes*, presque toutes traduites ou imitées de l'espagnol, sont en général beaucoup mieux écrites que les pièces de théâtre du même tems. Le roman comique qui fait époque dans les révolutions de notre langue est enrichi de nouvelles espagnoles que le goût le plus épuré ne désavoueroit pas. Le Sage a fondu dans *Gilblas* plusieurs drames espagnols dont il n'a fait que mettre en récit les scènes dialoguées. Les nouvelles, qui dans le siècle dernier eurent tant de succès, n'étoient aussi que des drames *mis en narration*.

Le traducteur de ce théâtre rend aux Espagnols l'hommage qu'ils ont droit d'attendre de notre reconnoissance. Il ouvre à nos jeunes Auteurs un champ vaste dans lequel le génie trouvera de riches moissons à recueillir. La fécondité des Ecrivains Espagnols est connue. On prétend que Lopez de Véga a laissé plus de deux mille deux cens pièces de théâtre, & Calderon, plus de quinze cens. Dans

presque toutes ces productions, on voit briller, à travers les bisferrerries d'une imagination extravagante, des étincelles de génie. On y trouve des situations neuves; mais des intrigues compliquées, des événemens invraisemblables, de grands mouvemens, des coups de main, des tours de force leur promettent aujourd'hui encore plus de succès.

Ce théâtre ne contient qu'un choix de comédies espagnoles, dont trois sont de Lopez de Véga, six de Calderon, & quelques autres de différens auteurs moins célèbres. La tragédie est presque inconnue aux Espagnols. Lorsqu'ils mettent sur la scène des rois, des princes, des ministres, ces personnages ne sont pas ordinairement plus graves que les payfans & les bourgeois; & l'on rit souvent avec eux, tandis qu'on pleure avec ces derniers. Il paroît qu'avant ce siècle, les termes de *tragédie* & de *comédie* étoient indifféremment employés l'un pour l'autre en Castillan. Dom Montiano y Luyanda a donné en dernier lieu de vraies *tragédies*; (Virginie & Ataulphe) mais, quoiqu'on les lise avec intérêt, les suffrages de la nation n'ont point consacré ce genre. La traduction d'une tragédie de Métastase n'a pas mieux réussi.

Ces comédies sont divisées en *journées* & non en *actes*. Cette méthode, en étendant la scène au gré des spectateurs habitués à parcourir un vaste champ, justifie la complication des événemens, les fréquens changemens de lieux, & d'autres libertés que notre règle étroite des vingt quatre heures ne supporteroit pas. Aussi chaque comédie forme - t'elle un véritable roman.

Les pièces de ce recueil retracent, presque toutes, les mœurs & l'esprit de l'ancienne chevalerie. Presque par-tout des combats singuliers, des enlevemens ou des fuites, une galanterie *reglée*. Toutes les intrigues nouées & dénouées avec des efforts d'esprit prodigieux tendent au mariage; & l'on ne voit guere sur la scène que des filles dont les démarches ne sont pas toujours décentes, quoique leur honneur reste ordinairement intact. Les freres y ont une très-grande autorité sur les sœurs; & il ne faut pas oublier les mœurs du pays, si l'on veut soutenir la lecture de ces pièces. Le dénouement est aussi brusque que l'action est embrouillée. Le rêve est toujours étrange, & toujours *il finit par un coup de tonnerre*.

Le premier volume du *théâtre espagnol* contient quatre pièces; *la Constance à l'é-*

preuve de Lopez de Véga Carpio; le *Précepteur supposé*, du même; les *Vapeurs* ou la *Fille délicate*, du même; *Il y a du mieux*, de Don Pedro Calderon de la Barca. La premiere offre un beau caractere dans *Dona Helena*, qui se fait esclave de *Don Fernand*, dans la vue de le reconcilier avec *Don Juan* son fils, qu'elle épouse à la fin, après beaucoup de traverses. La seconde n'est qu'une mauvaise parodie de la premiere; la *Fille délicate* formeroit un personnage d'un bon comique, si la *délicatesse* n'étoit d'abord poussée jusqu'à l'extravagance. Un homme de goût pourroit remanier heureusement l'idée d'une *Isabelle* qui, après avoir refusé les partis les plus sortables, finit par s'amouracher d'un esclave. Le sujet de la piece est vraiment théâtral. Le dernier drame est un tissu d'incidens que la fortune rend toujours favorables aux personnages qu'ils semblent devoir accabler. C'est l'ouvrage d'une belle imagination.

La premiere piece du second volume est intitulée *le Viol puni*. C'est un drame singulier dans lequel un capitaine enleve & viole la fille d'un paysan; & le paysan, nommé à la place d'Alcalde fait arrêter & étrangler le capitaine. Le roi Philip-

Div

pe Il arrive à la fin de la pièce , & approuve la conduite de l'Alcalde. Des scènes plaisantes y amènent des scènes nobles & pathétiques dans lesquelles le paysan Crespo joue , avec sa famille, un rôle admirable. Dans *la Cloison*, des situations singulières , tantôt comiques , tantôt intéressantes , excitent la plus vive curiosité. La troisième pièce a pour titre , *se défier des apparences*. Elle est faite, ainsi que la précédente , avec beaucoup d'art; mais l'auteur a manqué les scènes attendrissantes qu'il s'étoit adroitement ménagées. *La Journée difficile* présente , sur une intrigue fort compliquée , des beautés de détails , fondées en partie sur une méprise. Dans tous ces drames de Calderon, le génie offre de riches matériaux au goût.

Dans le 3^e volume , la pièce de Calderon , intitulée : *On ne badine point avec l'amour* , paroît avoir fourni à Molière l'idée des *Femmes savantes* , & quelques traits des *Précieuses ridicules*. *La chose impossible* , par Don Augustin Moreto , a pour but de prouver qu'il n'est pas possible de garder une femme. Don Pedro prétend qu'on ne lui enlevera pas sa sœur Dona Inès ; Don Félix la lui enleve par

les intrigues de son valet Tarugo. Il y a dans cette pièce, quelques scènes assez plaisantes. Dans *la Ressemblance*, par le même, le bonhomme D. Pedro Lujan, trompé par une conformité de traits, prend D. Fernand de Ribera pour D. Lope son fils qui, depuis long-tems, est aux Indes. D. Fernand, embarrassé dans une mauvaise affaire, consent, quoiqu'avec peine, à entrer chez D. Pedro comme son fils; & il y demeure parce qu'il y trouve *Dona Inès*, beauté dont il étoit épris sans la connoître. Le vrai D. Lope arrive; le vieillard le renvoie; D. Fernand le reconnoît pour le cavalier qu'il croyoit avoir tué chez sa sœur *Dona Juana*. Celle-ci éclaircit à la fin tout le mystère, & les deux amans épousent leurs maîtresses. *L'occasion fait le larron*, par le même, est une des meilleures pièces de ce recueil. D. Afanciel a pris le nom de D. Pedro de Mendocça; le hasard fait tomber entre ses mains les papiers de celui-ci; & avec ces titres, il va épouser *Dona Séraphine*, destinée à D. Pedro. D. Pedro est traité d'imposteur; on le prend pour Manuel, dont les papiers se trouvent chez lui; il est forcé de se battre, poursuivi, arrêté pour les affaires de D. Manuel.

82 MERCURE DE FRANCE.

Dona Violente, séduite par ce dernier, trouve le moyen de suspendre son mariage avec Séraphine, de démasquer l'imposture & de réconcilier les esprits. Elle épouse D. Manuel; & Dona Séraphine, le vrai D. Pedro. On retrouve dans cette comédie le fonds & quelques scènes des Menechmes; mais l'intrigue en est plus vraisemblable & plus intéressante.

4^e. vol. *Le Sage dans sa retraite*, par D. Juan de Mathos Fragofo, paroît avoir servi de modèle à l'auteur Anglois que M. Sedaine & M. Collé ont imité dans *le Roi & le Fermier*, & la partie de *chasse de Henri IV.* La pièce espagnole auroit fourni les scènes les plus intéressantes aux auteurs François: les rôles du laboureur Jean & du roi D. Alphonse sont d'une grande beauté. Dans *la Fidélité difficile*, le déguisement d'une femme en homme produit des situations singulieres. *Le fou incommode* de D. Antonio de Solis est dans le goût des comédies de Calderon. Enfin ce recueil est terminé par des *intermedes* comiques dans le genre des farces.

Ce théâtre espagnol sera plus favorablement accueilli du public que ne le fut, il y a trente ans, l'essai sur le même théâtre de M. du Perron de Castera, traduc-

teur du Camoens. Il mérite d'être placé à la suite du *théâtre des Grecs* du P. Brumoy, & du *théâtre anglois* de M. de la Place.

Dialogues sur le commerce des bleds: In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

HORAT. 1770. A Londres; & à Paris, chez Merlin, rue de la Harpe, brochure in-8°. de 314 pag. petit caractère. Prix 3 liv.

Un succès éclatant met cet ouvrage au-dessus de nos éloges. Nous oserons à peine dire que la facilité du style, le naturel du dialogue, des passages éloquens, des historiettes assez plaisantes, le ton le plus léger sur le sujet le plus grave, l'air imposant qui captive la confiance, l'art de faire valoir pour raisons ces petits mots qu'on appelle *bons mots*; enfin mille traits ingénieux justifient les suffrages que ces *dialogues* ont obtenus. Mais ces agrémens ne sauroient passer dans un extrait, & nous ne pouvons en dépouiller les opinions sans faire beaucoup de tort à l'ouvrage.

Quant à ce dernier objet, nous ne dissimulerons pas qu'on reproche à l'auteur (M. l'Abbé G. . .) d'ignorer le système

qu'il entreprend de réfuter. Mais M. le chevalier Zanobi, qui le représente, a soin d'annoncer qu'il arrive d'Italie & qu'il n'a rien lu ; est-il obligé de savoir sans avoir lu & même pu lire ? Il consulte le marquis de Roquemaure & le président de... qui ont eu le tems & les moyens de s'instruire à fonds ; mais malheureusement, *s'il leur en souvient, il ne leur en souvient guere* ; est-ce la faute ? on lui reproche encore des contradictions fréquentes : Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'en discutant la matière, il a quelquefois changé d'avis & rectifié ses idées : c'est un sujet d'éloge. Enfin parce que l'auteur a dit qu'il étoit *inutile d'avertir que ces entretiens n'étoient pas supposés* ; on ne veut pas se tenir pour *averti* qu'ils ne le sont pas. Cependant cet *avertissement* est l'apologie de l'ouvrage ; les défauts des dialogues ne sont plus que les fautes ordinaires de la conversation, & l'équité même exige de l'indulgence dans les jugemens du public.

L'objet du premier dialogue est de prouver 1°. que l'administration d'un état, par rapport au commerce des grains, ne doit point servir de règle à un autre à moins qu'ils ne soient parfaitement sem-